

AVANT-PROPOS

*« Nous sommes tous dans le ruisseau, mais
certains d'entre nous regardent les étoiles. »*

OSCAR WILDE

Le génie, que si peu de personnes possèdent, ne vaut que s'il est partagé par tous. Hélas, ce don incroyable ne se communique pas ni ne se transmet, à l'inverse de la bêtise humaine qui, elle, se propage à la rapidité d'une maladie contagieuse. Le génie est un bonheur solitaire, isolé, sans cause ni raison. Un don de Dieu ou de la nature, une chance formidable ou une terrible malédiction.

Pour les Grecs anciens, les génies tiennent leurs étonnantes capacités directement des dieux. C'est un présent divin qu'il faut respecter, honorer et – parfois même – craindre. Faisant souvent preuve d'une inconcevable singularité, ils sont autant capables d'exceller dans le meilleur, en se faisant remarquer par de hautes réalisations artistiques ou d'incroyables visions scientifiques, que de susciter la méfiance, voire l'effroi, par un comportement échappant à toute mesure. Extrêmes en tout, ils fascinent et inquiètent à la fois. « On les enferme et on les enchaîne, ou alors on leur élève des statues », dira Diderot.

Au siècle des Lumières, on entreprend pour la première fois d'étudier vraiment et de chercher à comprendre le

mystère du génie, mais on ne parvient pas à se défaire des préjugés associant le génie à la folie. Selon une très ancienne tradition philosophique qui remonte à l'antiquité, les êtres d'exception sont toujours des êtres de la démesure, comme si l'inspiration divine, enfermée dans une âme trop étroite pour elle, devait éclater en accès de rage incontrôlés ou se diluer progressivement dans un esprit à jamais fragilisé. Suivant un vieux principe selon lequel « Il n'y a pas de grand esprit sans un grain de folie », Aristote s'interroge : « Pour quelle raison tous ceux qui ont été des hommes d'exception, en ce qui regarde la philosophie, la science de l'État, la poésie ou les arts, sont-ils manifestement mélancoliques, et certains au point même d'être saisis par des maux dont la bile noire est l'origine... ? »

L'idée sera reprise au cours des siècles suivants.

Le génie est celui qui va jusqu'au bout de lui-même, veut tout être, tout prendre, tout conquérir. Voulant aller le plus loin possible, il va aussi souvent trop loin. Ces esprits hors du commun, incapables de mener une vie ordinaire, sortent des normes. Là où des artistes de talent font preuve d'une aimable originalité, les grands créateurs se perdent dans une folle excentricité. Là où l'inventeur astucieux fait preuve d'une belle audace, le scientifique d'exception devient savant fou.

Dès lors, on va s'attacher à reconnaître à ces âmes d'élite des caractères communs : un besoin de création poussé à l'extrême, un fort caractère inconciliable avec une vie sociale épanouie, des obsessions sordides, un égoïsme affirmé, un narcissisme assuré... Mais, alors même que l'éducation, le combat mené par les esprits éclairés et le progrès dans le domaine des sciences et des connaissances générales font peu à peu disparaître certains des préjugés les plus criants, on s'efforce de comprendre les mécanismes

secrets qui président à ces forces créatrices. Et quand on se révèle impuissant à comprendre, on se résigne à en apprécier les grandeurs et à partager les merveilles.

« Les vrais génies sont rares, raison de plus d'en parler quand on les rencontre » : le baron de Grimm, diplomate et homme de lettres, ami de Rousseau et Diderot, sait apprécier les beaux esprits, reconnaître le talent là où il se trouve et aime à rechercher les belles âmes. Or, ce 1^{er} décembre 1763, celle qu'il vient de rencontrer lui semble d'une exceptionnelle grandeur. Aussitôt, il se précipite sur son *Journal* pour relater d'une façon touchante cette rencontre qui vient de le bouleverser : « Un maître de Chapelle de Salzbourg nommé Mozart vient d'arriver ici avec deux enfants de la plus jolie figure du monde. Sa fille, âgée de onze ans, touche le clavecin de la manière la plus brillante ; elle exécute les plus grandes pièces et les plus difficiles avec une précision à étonner. Son frère, qui aura sept ans au mois de février prochain, est un phénomène si extraordinaire qu'on a de la peine à croire ce qu'on voit de ses yeux et ce qu'on entend de ses oreilles. C'est peu pour cet enfant d'exécuter avec la plus grande précision les morceaux les plus difficiles, et cela avec des mains qui peuvent à peine atteindre la sixte ; ce qui est incroyable, c'est de le voir jouer de tête pendant une heure de suite, et là s'abandonner à l'inspiration de son génie, et à une foule d'idées ravissantes qu'il sait encore se faire succéder les unes aux autres avec goût et sans confusion. »

On serait presque choqué par ces « idées ravissantes » dont la simplicité d'expression nous semble avoir quelque chose d'un peu condescendant, d'un peu convenu, comme s'il s'agissait là d'un heureux talent de société pouvant gentiment faire oublier l'ennui d'un après-midi de pluie. En réalité, la sensation éprouvée par le baron de Grimm

est telle qu'il faudrait comprendre le mot « ravissant » dans son sens premier. Ravir, du latin « *rapere* » est ce qui est enlevé de force. L'auditeur, captivé par cette musique divine, est comme entraîné hors de lui-même. Quand cet enfant joue, il se passe chez les spectateurs quelque chose d'incompréhensible, un frisson qui fait dire à Grimm : « Je ne désespère pas que cet enfant me fasse tourner la tête si je l'entends encore souvent ; il me fait concevoir qu'il est difficile de se garantir de la folie en voyant des prodiges. »

Le génie est fulgurance.

Il s'emporte et, en s'emportant, il emporte tout avec lui. Le spectateur qui assiste à la libération de ces forces mystérieuses ne peut que frissonner devant l'intuition fugitive d'un destin fabuleux ou tragique, d'une grandeur absolument unique. Autant de destinées qui vont bouleverser le monde des arts, des lettres, de la politique et des sciences. Ces quadruples domaines vont connaître des esprits hors du commun qui traverseront l'Histoire en laissant une empreinte impérissable. Une empreinte dans laquelle personne ne pourra glisser son pas. Le créateur d'exception, le brillant inventeur, l'artiste incomparable peut parfois ressembler à tout le monde, mais personne ne peut jamais lui ressembler.

Unique, il ne peut connaître qu'une existence singulière et insolite.

Scientifique courtisé par les universités du monde entier, c'est un ancien cancre. Musicien aimé des puissants, il meurt dans la misère. Visionnaire d'exception, personne ne l'écoute. Peintre réalisant des chefs-d'œuvre, il ne vend aucune toile. Poète bohème, paresseux et alcoolique, il laisse une œuvre immortelle...

Glorifiés ou misérables, les grands créateurs se montrent extrêmes en tout, semblant aussi bien se divertir des

prédictions funestes qu'autorise une jeunesse dissipée que s'amuser de l'étonnement avec une effarante précocité.

Comiques, épiques ou tragiques, tout chez eux est théâtral.

Ce monde, qui n'est que représentation, où chacun a un rôle à jouer, n'est pas seulement familier au grand Shakespeare. Racine, Molière et Corneille se sont aussi amusés de l'extrême richesse des caractères humains. On sait notamment depuis *Le Cid* qu'« aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années », cela n'empêchera pas biographes, lecteurs ou philosophes d'être profondément frappés par la précocité de ces êtres hors du commun.

À 30 mois, Gauss rectifie une addition erronée de son père ; André-Marie Ampère apprend seul à compter, avec des cailloux, dès l'âge de 3 ans, âge auquel Mozart commence la musique et Charles Lebrun, le dessin. À 4 ans, Camille Saint-Saëns est capable d'exécuter des œuvres écrites, et Picasso, de peindre sa première toile. Agrippa d'Aubigné commence à lire assez bien le latin, le grec et l'hébreu à 5 ans ; John von Neumann peut diviser de tête deux nombres à huit chiffres alors qu'il n'a que 6 ans ; à 7 ans, Borges s'amuse à écrire dans le style de Cervantes. Gustave Doré, âgé de 8 ans, se divertit en illustrant de grands classiques de la littérature ; et Ludwig Wittgenstein construit une machine à coudre, Robert Schumann compose ses *Joies d'une journée d'écolier* à 9 ans. Les choses sérieuses commencent à 10 ans pour William Thomson, futur Lord Kelvin, admis à l'université de Glasgow ; pour Blaise Pascal, qui publie à 11 ans son *Traité des sons* des corps vibrants ; et pour Camille Claudel, qui réalise à 12 ans un *David et Goliath*. À 13 ans, Leonhard Euler est inscrit à l'université de Bâle ; à 14 ans, Victor Hugo compose trois chants du *Déluge* ; à 15

ans, Turner expose à la Royal Academy... Génie précoce, Arthur Rimbaud aura écrit toute son œuvre avant ses 20 ans, ce qui fera dire à Claudel : « Est-ce un fait commun de voir un enfant de seize ans doué des facultés d'expression d'un homme de génie ? »

Peut-être est-ce aussi commun que de voir un homme de génie dont l'enfance, au contraire, n'a été qu'une longue et douloureuse période de frustrations et de déceptions. Isaac Newton est un adepte de l'école buissonnière, comme Edison, Cézanne et Picasso, Honoré de Balzac, expulsé du collège, Émile Zola, très mauvais en français, Albert Einstein, très lent à parler, Jean Cocteau, incapable d'avoir son baccalauréat. Ils détestent leur enfance, mais, comme Winston Churchill ou André Malraux, rebelles jusqu'au bout, ils prendront plaisir à démentir toutes les prédictions...



Précoces ou non, ces grands esprits, toujours hors-norme, ne peuvent qu'échapper à toute tentative de les cerner, à toute tentation de comprendre leur cheminement. Par des moments fulgurants de génie sauvage, ils peuvent connaître des périodes d'intense créativité – Goya peint un mur en quarante-huit heures, Vivaldi compose un opéra en cinq jours, Toulouse-Lautrec réalise vingt tableaux par an, Schumann écrit cent quarante *lieder* en trois ans – ou de longues années d'inactivité. Contredisant l'idée qu'il n'y a pas de génie sans création, certains ne produiront aucune œuvre : le chevalier Antoine Gombaud de Méré – homme extrêmement brillant, ami de Pascal et l'une des âmes les plus spirituelles de son temps – refuse l'austérité d'une existence consacrée à l'écriture d'une grande œuvre pour s'étourdir joyeusement dans une vie de plaisirs et de libertinage. Pierre Courtray de Pradel, véritable prodige des lettres, improvise près de cent cinquante pièces, mais n'écrit pas une seule ligne...

Si, selon le Dictionnaire de l'Académie française, les génies se caractérisent par « la qualité d'un esprit supérieur qui les rend capables d'inventer, d'entreprendre des choses extraordinaires », aucun n'agit ou ne crée d'une façon semblable. Certains auront besoin d'années de labeur pour venir à bout d'une œuvre. Pour eux s'applique la célèbre formule de Thomas Edison définissant le génie : « 1% d'inspiration et 99% de transpiration ». D'autres trouveront une formule, exécuteront un chef-d'œuvre, écriront un roman sous le coup d'une intuition ou d'une inspiration soudaine, l'espace d'une soirée, le temps d'une nuit. Nietzsche, familier de ce genre d'illumination, racontera avec détails cette montée de l'élan créateur : « tout à coup, « quelque chose » se révèle à notre vue ou à notre ouïe, avec une indicible précision,

une ineffable délicatesse, « quelque chose » qui nous ébranle, nous bouleverse jusqu'au plus intime de notre être [...]. On entend, on ne cherche pas ; on prend, on ne se demande pas qui donne. Tel un éclair, la pensée surgit soudain avec une nécessité absolue [...]. C'est un ravissement où notre âme démesurément tendue se soulage parfois. »

Et cette tempête peut prendre bien des formes : hurlements sauvages de Michel-Ange en train de sculpter son *David*, puissants aboiements de Beethoven occupé à composer, crises maniaques de Balzac sautant sur les tables... Certains grands créateurs vont devenir fous (Maupassant, Gérard de Nerval, Nietzsche, Hölderlin, Schumann) ; d'autres, pour trouver l'inspiration, auront besoin de stimulants (le tabac pour Freud, le café pour Balzac, l'éther pour Maupassant, ou l'opium pour Jean Cocteau) ; beaucoup trouveront une mort tragique (Nicolas de Staël, se jetant par la fenêtre, Jackson Pollock, se tuant en voiture ou Jean-Michel Basquiat, succombant à une overdose de drogue)...

Leur existence, souvent marquée par les sacrifices faits au nom de l'art ou de la science, se trouve à la frontière de ces « rivages suprêmes ». Aventuriers de l'impossible, les génies s'élancent vers l'inconnu. « Si l'on sait exactement ce que l'on va faire, à quoi bon le faire ? » : Picasso ne peut concevoir son art autrement que sous la forme d'une terrible impulsion à laquelle il faut obéir, dans l'ignorance de sa finalité. Sans cela, l'art ne serait qu'artisanat et le génie que talent.

Dans *Post-scriptum de ma vie*, Victor Hugo brosse un portrait du génie qui correspond assez bien à l'idée de l'irruption spontanée d'une intuition géniale venant soudain animer la conscience du créateur, insatiable rêveur d'ab-

solu : « Il y a certains hommes mystérieux qui ne peuvent faire autrement que d'être grands. [...] Pourquoi ces hommes sont-ils grands en effet ? Ils ne le savent point eux-mêmes. Celui-là le sait qui les a envoyés ? Leur stature fait partie de leur fonction. Ils ont dans la prunelle quelque vision redoutable qu'ils emportent sous leur sourcil. Ils ont vu l'Océan comme Homère, le Caucase comme Eschyle, la douleur comme Job, Babylone comme Jérémie, Rome comme Juvénal, l'enfer comme Dante, le paradis comme Milton, l'homme comme Shakespeare, Pan comme Lucrèce, Jehovah comme Isaïe. Ils ont, ivres de rêves et d'intuition, dans leur marche presque inconsciente sur les eaux de l'abîme, traversé le rayon étrange de l'idéal, et ils en sont à jamais pénétrés [...]. Ils ont sur la face une pâle sueur de lumière. L'âme leur sort par les pores. Quelle âme ? Dieu. »



LÉONARD DE VINCI

Les secrets d'un génie absolu

*« Les détails font la perfection,
et la perfection n'est pas un détail. »*

LÉONARD DE VINCI

Dans le domaine de l'art, le rôle du maître est fondamental. Professeur, initiateur et conseiller, il ne se contente pas seulement de former son élève aux techniques de son art, il éveille sa curiosité, développe son talent, prépare son inspiration. Pour un bon maître, avoir un élève attentif, doué et studieux est une juste récompense à son dévouement.

C'est probablement ce dont se félicite Andrea del Verrocchio qui sait pouvoir compter sur son jeune apprenti. Comme c'est alors la coutume, le maître demande à son disciple de l'aider dans l'exécution d'une commande, *Le baptême du Christ par saint Jean*. C'est un travail délicat qui exige beaucoup de patience et de travail. Le disciple est chargé de peindre un ange. Non pas l'ange entier – le maître se réserve cet honneur –, mais la partie la plus ingrate, celle de l'épaisse chevelure. L'élève s'applique minutieusement à sa tâche. Le maître surveille de loin, avant de s'approcher pour apprécier la qualité du travail.

Verrocchio reste longtemps à contempler cette chevelure angélique. Lorsqu'il s'éloigne enfin, il pose son pinceau sur une table. Il décide de renoncer à la peinture, plus jamais il ne touchera une toile.

Verrocchio, brillant peintre de la Renaissance italienne vient d'être frappé par la révélation du génie de son jeune élève, Léonard de Vinci. Comprenant qu'il est complètement dépassé par l'incroyable technique de son disciple, le maître devient incapable de poursuivre son art. Le prix à payer est cher pour avoir participé à la formation du plus grand génie de tous les temps. Bien des années après, Léonard fera de cet incident un principe de formation, à la fois avertissement et invitation à vouloir constamment se dépasser : « Piètre disciple, qui ne surpasse pas son maître ! »

Étudier, découvrir, explorer, se perfectionner et apprendre toujours, telle à la règle que suit Léonard de Vinci, qui va s'astreindre aux études pendant toute sa vie. Il apprend le latin à 30 ans, les mathématiques à 40... Insatiable, il se plonge dans la lecture des Anciens pour enrichir ses connaissances et découvrir ce qu'il ignore encore. Cet infatigable autodidacte agit sans cesse comme s'il avait d'insondables lacunes à combler, des retards impossibles à rattraper : « Le fer se rouille, faute de s'en servir, l'eau stagnante perd de sa pureté et se glace par le froid. De même, l'inaction sape la vigueur de l'esprit. »

Pourtant, depuis des siècles, la gloire de Léonard ne cesse d'éblouir, jusqu'à l'aveuglement. Alors qu'il voyage dans la région de Florence et qu'il prépare une « *Histoire de la peinture en Italie* », Stendhal se laisse submerger d'admiration pour Léonard de Vinci : « Génie élevé et subtil, curieux d'apprendre de nouvelles choses, ardent à les tenter, on le voit porter ce caractère, non seulement dans les trois arts

du dessin, mais aussi en mathématiques, en mécanique, en musique, en poésie, en idéologie, sans parler des arts d'agrément, dans lesquels il excella : l'escrime, la danse, l'équitation ; et ces talents divers, il les posséda de telle sorte, que, duquel qu'il fit usage pour plaire, il semblait né pour celui-là seul. »

Enfant illégitime d'une paysanne séduite par un riche notaire, Piero da Vinci, le jeune Léonard, né le 15 avril 1452, ne semble pourtant pas destiné à connaître une existence particulièrement prestigieuse. Bien au contraire, son pragmatique de père n'ambitionne pour lui que la carrière d'humble banquier au sein d'un des innombrables établissements que connaît l'Italie du XI^e siècle. Léonard apprend à lire, à écrire et à compter, mais on s'aperçoit très vite des étonnants talents de l'enfant. Giorgio Vasari, auteur des *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, raconte : « Un paysan demanda à Ser Piero de lui faire décorer une rondache de bois à Florence. Ser Piero confia la tâche à son fils. Léonard peignit l'écusson en s'inspirant d'un assemblage de hérissons, de tritons, de lézards, de chauves-souris et de toutes sortes de bêtes étranges et hideuses pour former la tête d'un monstre si terrifiant que son père, stupéfait, acheta un autre écusson décoré pour le paysan et vendit celui de Léonard pour une coquette somme. »

Persuadé que son fils a de l'or dans les doigts, Piero répond à son désir de devenir peintre et le fait admettre dans l'atelier de Verrocchio, l'un des meilleurs artistes de Florence. Deux années d'apprentissage suffisent à



Léonard pour surpasser le maître. À 20 ans, Léonard est assez considéré pour rejoindre la Compagnie de Saint-Luc, la corporation des peintres. Désormais, il lui faut à son tour chercher de riches commanditaires ou de bienveillants mécènes. Établi à son compte, il acquiert vite une belle réputation de peintre.

En 1481, Léonard de Vinci s'installe à Milan, au service du duc Ludovic Sforza, où il se fait à la fois peintre, sculpteur, architecte, ingénieur militaire et ordonnateur des spectacles. Pendant une quinzaine d'années, le peintre va réaliser quelques-unes de ses plus grandes œuvres : *La Madone Benois*, *L'Adoration des mages*, *La Vierge aux rochers*, *La Dame à l'hermine* ou encore *La Belle Ferronnière*. Autant de chefs-d'œuvre qui suffiraient à la carrière d'un peintre, mais Léonard de Vinci s'emploie également à étudier les mathématiques et l'urbanisme, multiplie les travaux d'architecture, les techniques militaires, les idées d'aménagement hydraulique, les projets techniques (du métier à tisser à l'amélioration des horloges).

Visionnaire, Léonard invente, imagine et prévoit tout.

Son génie ne cesse d'éblouir ses contemporains... jusqu'à cette année 1494.

Ludovic Sforza commande à Léonard un *Gran Cavallo*, un monument équestre gigantesque destiné à célébrer la gloire de sa famille. Cela doit être la plus grande statue équestre du monde. L'artiste se met donc au travail. Pour ce monument haut de plus de sept mètres, il prévoit de couler cent tonnes de bronze en une seule pièce. Cela constitue une véritable gageure, une prouesse technique sans précédent pour l'époque. Le grand Michel-Ange, son rival de toujours, reconnaît lui-même qu'il est incapable de la fondre. Et en effet, malgré toutes les études et les tentatives effectuées, la statue reste inachevée pendant des

années. Finalement, après quinze ans d'efforts, après avoir réalisé des dizaines de croquis, c'est un modèle en argile grandeur nature du cheval que Léonard présente à la cour de Milan. Cependant, certain d'être parvenu à mettre au point de façon efficace sa technique de fonte, l'artiste s'attache à se procurer les tonnes de bronze nécessaire. En vain. La guerre contre le royaume de France a nécessité tout le bronze disponible pour les canons. Comble de malchance, peu de temps après, l'armée française commandée par le roi Louis XII s'empare du duché et chasse les Sforza. Le modèle patiemment imaginé par Léonard de Vinci est utilisé comme cible par les arbalétriers français et est complètement détruit.



Victime d'un enchaînement de malencontreuses circonstances, Léonard n'est pour rien dans le non-achèvement de sa fabuleuse statue, mais cette histoire, généreusement colportée par un Michel-Ange ravi du désastre, va être à l'origine d'une réputation qui va longtemps nuire à ses activités : celle de ne finir aucune de ses œuvres. Plus indulgent, Giorgio Vasari accusera une imagination trop fertile qui pousse le génie à se perdre dans de folles expérimentations : « Il commença le cheval dans une telle proportion, qu'il ne put jamais l'achever. Certains ont pensé [...] que Léonard l'avait commencé dans l'intention de ne pas le finir, plus que ces autres ouvrages ; car on regardait comme une difficulté insurmontable qu'il voulût d'un seul jet couler une masse aussi considérable. On pourrait croire

de même que par le résultat, bien des personnes ont jugé ainsi, vu que beaucoup d'ouvrages de cet artiste sont restés imparfaits. À la vérité, il est à présumer que trop de désirs présenta des obstacles à son esprit aussi vaste que rare, et qu'en voulant toujours chercher perfection sur perfection, l'ouvrage fut [...] ralenti par le désir même. »

Et en effet, pour cette raison, toute sa vie, Léonard va continuer à peindre inlassablement un certain nombre de ses tableaux, sans jamais les achever. C'est d'ailleurs à cette époque qu'il commence à peindre *La Joconde*, qu'il retouchera jusqu'à la fin de sa vie sans jamais la livrer à son commanditaire. Vasari lui reproche donc de donner la priorité à sa passion pour la recherche et de gaspiller son temps au lieu de peindre assidûment. Travaillant sans cesse sur différents projets, Léonard laisse souvent ses travaux inachevés pour se lancer dans d'autres défis. Il cherche sans cesse de nouveaux vernis, de nouveaux effets de couleur... Incarnant parfaitement l'esprit de la Renaissance, cet éternel insatisfait est toujours en quête d'autre chose. Dans des œuvres qui paraissent aux autres absolument parfaites, il trouve des erreurs. Il poursuit tout le temps l'insaisissable, ce que la main humaine – quel que soit l'infini de son art – ne peut exprimer. Toujours à la recherche de la perfection, il passe pour se désintéresser de son travail dès lors qu'il a compris une intuition, saisi l'insaisissable, résolu une difficulté, éclairci un mystère technique...

Capricieux et instable, il entreprend des recherches dans des domaines différents que son génie survole. À peine commencées, il les abandonne pour passer à d'autres domaines qui ont échappé à son inlassable curiosité. Sans même s'en rendre compte, il se forge la réputation d'être, certes, un grand artiste, mais peu fiable vis-à-vis de ses commanditaires. Insensiblement, Léonard de Vinci prend

de moins en moins de plaisir à tenir le pinceau. Il peint plus rarement, laisse ses peintures inachevées et se soucie peu du sort ultérieur de ses œuvres. Nombre de ses chefs-d'œuvre vont ainsi pâtir de son indifférence ou de ses expérimentations. *La Cène*, jamais achevée, se détériore inéluctablement en raison de l'emploi de peinture à l'huile sur du plâtre sec, *La Bataille d'Anghiari*, non achevée également, est en partie détruite par un mauvais procédé...

Pour ces raisons, seule une quinzaine de ses œuvres sont parvenues jusqu'à nous. Au regard de leur valeur artistique, c'est un trésor, un héritage inestimable, mais la production semble bien faible pour un homme ayant travaillé autant et vécu jusqu'à l'âge de 67 ans. C'est aussi assez peu en regard des quatre-vingts œuvres laissées par Raphaël qui, lui, n'aura vécu que trente-sept ans. Mais qu'importe le nombre, comme aimait à dire Léonard de Vinci, « ce qui fait la noblesse d'une chose, c'est son éternité. »

En ce sens, son travail aura été infiniment noble...

